

Entredeux

FLORENCE VUILLEUMIER

Le (non-) dit du nom

(...)

Février 2010.

Nous envoyons une demande de bourses pour un an d'étude de la langue chinoise à Beijing (Pékin), où nous comptons nous installer avec notre fille Lisali, alors âgée de deux ans et demi.

Se nommer revient à prononcer le nom qui nous inscrit, nous pose en tant qu'unité singulière. Or il m'a fallu répondre à la curieuse demande de m'en attribuer un, soit me nommer : en prévision de notre séjour prolongé dans l'Empire du Milieu*, j'ai dû me trouver un nom chinois**.

* 中国 («Chine», prononcer *djong gouo*) est en effet composé des deux caractères 中 («milieu», «centre») et 国 («pays», «nation»).

** Plus précisément, j'ai dû me trouver un nom de famille (un caractère à l'écrit) et un prénom (un ou deux caractères à l'écrit). En effet, interpeller quelqu'un par son prénom est une marque d'irrespect en Chine (excepté dans la sphère privée) : on appelle une personne par son nom de famille directement suivi du prénom.

Seuil.

Comme chaque caractère de leur langue renvoie à une (des) signification(s), tous les Chinois sont inévitablement sensibles aux caractères composant les noms et prénoms. De plus, dans un pays où prononcer les mots occidentaux représente une réelle difficulté, le nom d'emprunt reste un passage obligé – qui plus est dans un cadre officiel universitaire – pour toute personne étrangère désireuse de s'intégrer.

Au Vietnam, ma grand-mère et ma mère vivent sous l'occupation française. Ma mère étudie au lycée Marie Curie, se voit attribuer un prénom français, et suit le cursus universitaire pour enseigner la langue. En Suisse romande, ma mère parle à ma grand-mère en vietnamien, et choisit d'élever ses deux filles en français.

Langue de l'ennemi.
Langue amie.
Langue d'emprunt.
Je parle à ma fille dans ma langue maternelle.

dés

orientée



Je prends pour nom de famille le nom de jeune fille de ma mère : 武 porte la mémoire (occultée) de mon grand-père.



Vũ văn Đai naît à Phủ Lạng Thương au Nord Vietnam le 7 août 1910. Ingénieur des ponts et chaussées, veuf à deux reprises et déjà père de cinq enfants, il épouse Nguyễn thị Lý en troisième noce en 1939. De cette union naîtront une fille (ma mère) et un fils. En 1947, Vũ văn Đai disparaît à l'âge de trente-sept ans, après s'être rendu seul à Saigon en quête de travail. Partie à sa recherche, ma grand-mère apprendra la vérité des années plus tard : en route pour rejoindre le Việt Minh, il aurait été victime d'un bombardement, dans une tranchée où il s'était réfugié. Ma mère est alors âgée de trois ans.

(...)

Juillet 2010.

Trois semaines avant le départ, l'octroi des bourses d'études nous est confirmé par le gouvernement chinois. L'emplacement exact de notre séjour nous est enfin communiqué : 武汉华中师范大学, une université de Wuhan, sur les rives du Yangzi Jiang, au centre de la Chine, à mille kilomètres au sud de Beijing. Aucun contact ni point de repère, les relations déjà établies à Beijing – notamment pour assurer des conditions de vie adéquates pour notre fille – s'avèrent soudainement inopérantes. Après un vent de panique et quatre jours de réflexion, nous décidons de partir. Et je prends comme un signe le fait que 武汉 (prononcer *ou rhane*) contienne le caractère 武 de «mon» nom.

Il m'a fallu trois mois pour trouver un nom chinois. Après avoir renoncé à en inventer un de toutes pièces, à toute traduction littérale ou transcription phonétique, j'ai fini par remonter à la source de mon deuxième prénom : je me nomme 武琳 (prononcer *ou line*).

(...)

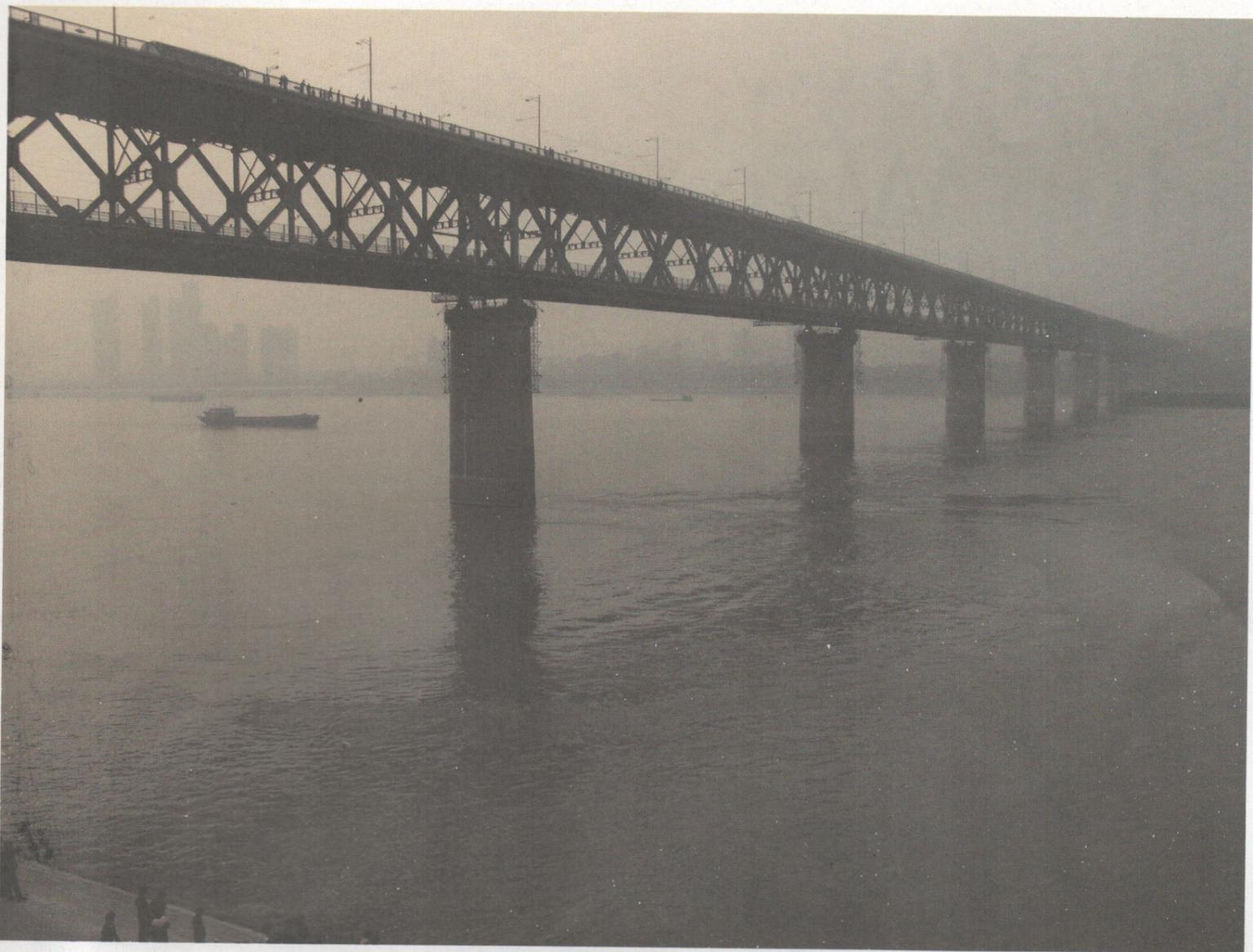
Se nommer en chinois revient à s'approprier le dessin, le son et le sens véhiculé par le caractère :

武 symbolise une hallebarde (戈) combinée à une empreinte de pied (止) exprimant le mouvement. Il signifie «militaire», «martial», «guerrier» et est l'ancienne graphie du nom de famille de mon grand-père maternel : Vũ.

琳 symbolise le jade (玉) associé à la forêt (林). Il signifie «jade précieux» et a un sens proche de 翠玉, ancienne graphie de mon prénom vietnamien : Thúy Ngọc.

Ma mère a tiré un trait sur son pays.
Ma grand-mère, sur l'oubli.

(...)



Pont de Wuhan (武汉长江大桥), 2010. Photographie Pierre-Philippe Freymond

PIERRE-PHILIPPE FREYMOND

La marche du crabe

La Chine n'est pas vraiment une destination de rêve, le maoïsme halluciné des Telqueliens* est bien loin, alors pourquoi y aller, et pourquoi y retourner avec un tel entêtement? Le hasard des opportunités qui recouvre le présent comme un voile, a posteriori change de consistance, et comme lorsqu'on tombe amoureux, on réinvente l'histoire pour (s')en expliquer les circonstances. En même temps se met à affleurer la part d'inconscient qui a présidé aux décisions constituant un engagement finalement assez important, fait d'allers-retours réguliers.

Or donc je me souviens de l'affinité que j'avais éprouvée à la découverte du film *Une histoire de vent* (1989). Je ne savais alors rien de Joris Ivens, et pas grand-chose de la Chine non plus. Ce qui me fascinait, c'était autant l'idée du souffle traversant les corps et le paysage, la découverte d'une sorte d'extériorité à la culture occidentale, que la manière d'en rendre compte dans une forme qui introduisait le documentaire dans la fiction, ce qu'on appelle le cinéma du réel, et qu'il me semble avoir découvert à cette occasion. (...)

* En 1974, une délégation de la revue *Tel Quel*, composée de Philippe Sollers, Julia Kristeva, Marcelin Pleyne, François Wahl et Roland Barthes, se rend en voyage officiel en Chine. À leur retour, ils publient un numéro spécial consacré à la Révolution culturelle dont ils décrivent la « réussite ». Les deux numéros de la revue consacrés à la Chine maoïste connaissent des records de ventes (...).

La ville liquide

J'ai appris à « lire le paysage » en géologie, à partir des formes visibles et des affleurements, c'est-à-dire de la surface. J'ai aussi appris à « lire » des microphotographies ou des structures moléculaires en biologie : il ne suffit pas de regarder pour voir. Un

arbre nous semble immobile et une forêt peuplée d'êtres immobiles, mais il suffit de changer d'échelle (de temps) pour percevoir la frénésie de leurs agitations.

Les villes chinoises sont comme des coulées de lave et le volcan est à l'échelle du pays, un volcan démographique. Lorsque nous vivions à Wuhan en 2010, parmi les onze millions d'habitants, nous n'étions que quatre résidents suisses, y compris nous trois. Quand on atterrit ainsi nulle part, avec un enfant en bas âge, on s'installe sans transition, et ce n'est qu'ensuite que l'on prend des repères un à un, en faisant des boucles de fourmi autour de son nid d'animal. On essaye donc de lire l'espace pour deviner les chemins et les points de ravitaillement, les endroits où trouver ce que l'on cherche, sans vraiment savoir ce que l'on cherche à trouver. L'indéchiffrable de la langue nous contraint à une sensibilité exacerbée d'analphabète. Dans cet état initial de désorientation (qui sera remplacé au cours du temps par son contraire, une familiarité sensible), l'espace architectural et social ne se laisse pas déchiffrer. On cherche naïvement en vain une terrasse ou un café où s'asseoir : il semble ne pas y en avoir, et donc on ne sait pas même où s'arrêter, pour simplement observer. Plus tard au pied d'un immeuble, voyant les gens aller et venir, on descend un escalier ordinaire, devant lequel on est si souvent passé qu'on a fini par se dire : et celui-ci, où mène-t-il? On découvre alors sous nos pieds une ville souterraine dont on n'aurait jamais soupçonné l'existence, des enfilades d'échoppes et de petits restaurants, des marchés aux fruits et légumes débordants d'épices, des tortues marines faisant attraction, en train de crever dans leur bassin, partout un tourbillon de badauds bavards, du thé, des jeux de cartes et des marchandages. Rien pourtant dans l'architecture de cet escalier n'indiquait ce vers quoi il menait, au contraire, on aurait cru lire une sorte d'escalier de service permettant de rejoindre un parking. Et si cela se trouve, c'était bien sa destination première, la ville souterraine s'était peut-être installée dans un parking, qu'elle avait aménagé à son usage.

On rencontre en Chine assez souvent de telles surprises, il n'est pas rare de pousser une porte et de se retrouver sans transition dans un autre monde : on peut ainsi dans une même tour voir se côtoyer des fonctions très différentes, habitations, bureaux, hôtels, surfaces commerciales, ateliers de réparation, petites entreprises, toutes inscrites dans une même typologie architecturale, les mêmes couloirs, les mêmes distributions des pièces. Lorsque j'étais à Beijing, l'une des librairies les plus intéressantes se trouvait perdue au sommet d'une tour anonyme. Parfois quelques déplacements de parois, des créations de passages plus ou moins bricolés, aboutissent à des aménagements plus conséquents. À côté de cela, on peut aussi retrouver sur plusieurs étages un village entier qui a déménagé là, gardant une part du tissu social le long des couloirs en béton brut, jamais terminés. En général l'aménagement technique, électrique et sanitaire est surprenant, voire chaotique : il semble partout se développer de manière improvisée, sans aucun plan préalable.

Avec le temps, j'ai fini par comprendre que cette réalité, liée à la manière d'habiter des lieux, se présentait à moi sous l'angle de l'étrangeté relative, par la convergence de deux phénomènes. Le premier tient à l'usage généralisé d'un nombre réduit de modules de construction préfabriqués : on retrouve dans toute la Chine les mêmes revêtements de sol, les mêmes portes, les mêmes fenêtres, les mêmes balustrades, au point qu'il semble exister plus de variété dans les équipements individuels, cuisine, sanitaire, électronique, pourtant très normalisés. Ainsi donc l'escalier de la ville souterraine était véritablement le même que des centaines de milliers d'autres escaliers, au détail près. Cet état de fait en Chine n'est pas seulement le résultat communiste de l'économie planifiée et du boom extraordinaire de la construction, mais c'est une manière d'optimiser les questions de production de masse dont l'expérience remonte à plus de deux mille ans.

Le second phénomène est relatif à la représentation de l'acte d'habiter, qui en

Chine me semble lié au nomadisme, à une tradition ancienne qui perdure jusque dans les tours de verre et de béton. On ne cherche pas à s'approprier la solidité des murs construits en dur, dépourvus d'histoire, impermanents parce que destinés à être perpétuellement déconstruits et reconstruits. L'utilisation systématique de modules plus ou moins recyclables, dont la brique en terre cuite serait l'emblème, illustre cet état de fait. Même les plus hautes tours ne sont souvent que des sortes de campings verticaux. Ce qui perdure, et qui donc fait l'objet d'un attachement symbolique, c'est la capacité à s'adapter aux espaces disponibles tels qu'ils se présentent, à en exploiter l'indétermination pour y installer ses propres fonctions. C'est assez éloigné de l'idée que nous nous faisons d'une architecture fonctionnelle, mais cela ressemble à la philosophie des mouvements squats, qui m'est familière, et qui en Europe n'apparaît que sous forme d'accidents localisés, découlant d'un défaut d'urbanisation.

Lorsque l'hiver est arrivé, comme une chape sur la ville grise, je suis tombé malade. Je toussais, j'avais de la peine à respirer et je ne guérissais pas malgré les sirops et médicaments divers, médecines occidentales et chinoises confondues. Les semaines passaient, je ne dormais plus, j'avais de la peine à me déplacer le long des trottoirs enneigés, partout il faisait humide et froid. Un jour nous sommes descendus dans un petit institut de massage tenu par des aveugles, l'endroit était encombré et sale, mais les masseurs excellents. Au moment de ressortir cependant, les pieds dans la neige fondante, j'ai été pris d'une quinte de toux sans fin. Le souffle court, j'ai à peine pu rejoindre notre domicile, en marchant comme un vieillard. Je me souviens ensuite de l'hôpital où j'avais alors réussi à prendre rendez-vous, fier quand même de l'avoir fait seul en chinois, de l'attente un après-midi entier à guetter mon nom (安岩) sur le tableau d'affichage, et du médecin qui me posait des questions, un lecteur de cartes de crédit bien en vue sur le bureau : une question, un passage de carte. J'en suis sorti avec une magnifique radiographie de mes poumons et une sorte de décoction, mais aucun diagnostic concret. Ce n'est qu'à mon retour en Suisse que j'ai appris que j'étais asthmatique, et que mon état s'était donc brusquement décompensé cet hiver-là à Wuhan... J'ai repensé à Joris Ivens et à *Une histoire de vent*.

(...)



Extraits de
Florence Vuilleumier et
Pierre-Philippe Freymond
Entredeux.
*L'art et l'informe, explorations
en Chine postcontemporaine*
Éditions art&fiction, 2022, 296 pages
artfiction.ch

En librairie le 4 octobre